

[Guy Labelle]

Guy Labelle

Volume 10, Number 3 (57), May–June 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60339ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labelle, G. (1968). [Guy Labelle]. *Liberté*, 10(3), 31–36.

*confrontation des méthodes
de l'enseignement
des lettres au québec*

guy labelle

Invité à participer à une confrontation des méthodes d'enseignement des lettres au Québec en compagnie d'un professeur d'Université et d'un professeur de Collège, le professeur d'Ecole normale que je suis se sent fort mal à l'aise car l'expression «professeur d'Ecole normale» suscite de nos jours des sourires railleurs et des remarques acidulées; un danger encore plus grand guette le pauvre enseignant qui arbore béatement ce titre: être choisi comme bouc émissaire! A moins d'être masochiste on n'aime pas voir les doigts accusateurs des étudiants, des parents, des gouvernants et, peut-être, des écrivains, pointés vers ce «pelé, ce galeux» d'où vient tout le mal et qui n'a pas su former, hier, le type de maître dont la société québécoise a besoin aujourd'hui.

Vous croyez sans doute que je m'éloigne du sujet du colloque? Au contraire! Il me serait téméraire de décrire, sinon décrier l'enseignement des lettres en général; je ne veux parler que du milieu que je connais bien, je veux surtout vous parler de l'évolution qui s'y est faite depuis environ huit ans; il ne s'agit nullement d'une apologie, il s'agit plutôt de voir comment de jeunes professeurs ont vécu cette confrontation des diverses méthodes d'enseignement de la littérature et d'évaluer les résultats.

Il y a huit ans le programme de littérature destiné aux normaliens était à peu près celui de la Faculté des Arts pour les classes de Belles-Lettres et de Rhétorique: le sacro-saint XVII^e siècle se résumait aux trois ou quatre auteurs qui avaient le mieux imité les Grecs et les Latins; le XVIII^e siècle était aseptisé car on évitait soigneusement Voltaire et les Encyclopédistes; le XIX^e siècle était lourd de Chateaubriand, Hugo et Lamartine, on faisait un savant découpage de textes choisis des autres auteurs tout en laissant aux enfers les poètes maudits et les grands romanciers; le XX^e siècle était polarisé autour de Claudel, Péguy et St-Exupéry; quant à la littérature québécoise, n'étaient admises que les œuvres dont le millésime précédait 1940.

Quelques règles plus ou moins tacites dirigeaient l'enseignement de la littérature. J'en donne quatre: La première: les œuvres essentielles pour réussir de bonnes études littéraires sont les manuels de littérature et les recueils de textes choisis...

La seconde règle: l'histoire littéraire ne fait pas partie intégrante de l'histoire des hommes; les livres forment une sorte de manne tombée d'en haut dans le désert de l'humanité.

La troisième règle: la valeur essentielle d'une œuvre vient de son fini esthétique; est belle, donc littéraire, une œuvre qui répond aux canons d'un code de principes stylistiques; c'est pourquoi, en composition, on ne demandait pas aux étudiants de chercher l'adéquation entre l'expression et la pensée mais on les obligeait à employer des verbes imagés, à fleurir leurs textes de comparaisons et de métaphores.

La quatrième règle, la plus subtile: la moralité des textes littéraires. Les foudres de l'Index et les vents purificateurs balayaient d'avance tout ce qui intéressait vraiment les étudiants.

Pourquoi parler de cette période sombre que nous avons tous connue? Pour nous rappeler le chemin parcouru en moins de dix ans. Nous avons gueulé contre les programmes-carcans, les textes expurgés et castrés et ces règles tacites dont je parlais il y a un instant. Des programmes nouveaux nous demandent

maintenant de lire des œuvres complètes; ils laissent aux maîtres une grande latitude dans le choix des œuvres; ils invitent à pratiquer l'étude des genres littéraires plutôt que l'étude des siècles; ils conseillent de faire moins d'enseignement systématique et de permettre aux jeunes de présenter des exposés, de participer à des discussions.

Quels sont les effets de cet enseignement renouvelé? Les résultats sont si étranges que je suis perplexé.

Avec l'instauration du système d'options, on pourrait croire que tous les jeunes qui se dirigent vers les lettres à l'École normale sont des mordus de littérature, qu'ils peuvent écrire ou s'exprimer mieux que leurs confrères des options scientifiques ou techniques; d'après les professeurs que j'ai consultés il y en aurait à peine 30 à 40% qui seraient aptes et intéressés à poursuivre leurs études en lettres; or, il y avait un pourcentage à peine inférieur lorsque la littérature était obligatoire pour tous.

Le programme ancien visait à former dans un même moule un certain type d'humaniste: l'homme cultivé devait avoir parcouru le cursus de l'expérience littéraire et philosophique de la France. Aujourd'hui les programmes donnent une telle latitude aux maîtres et aux étudiants qu'ils relèguent souvent les classiques et même les œuvres du siècle dernier aux boules à mites. En conséquence nous avons de jeunes étudiants-maîtres qui peuvent discourir longtemps sur le thème de la rotondité dans les archétypes verbaux chez Saint-Denys-Garneau mais qui n'ont lu aucun roman d'avant 1950, qui ne peuvent identifier un poème de Ronsard, citer de mémoire dix vers de La Fontaine; ils refuseraient une loge gratuite au théâtre où l'on jouerait une pièce d'une «vieille barbe» antérieure à Ionesco...

Il n'y aurait pas de problème si ces jeunes ne cherchaient qu'une forme de culture personnelle mais ils iront enseigner, discuter, dialoguer, expliquer vos œuvres. Quelle vision de la littérature pourront-ils donner? Peut-on reléguer aux oubliettes les œuvres littéraires et les méthodes critiques du passé et n'enseigner que les ouvrages que l'humeur ou la mode nous

commande? Je ne veux pas retourner à l'époque où l'on servait des textes hachés et dévaminés sur le pain de l'insipidité comme de vulgaires hamburgers américains [(on cachait même la moutarde sous le comptoir), (pardonnez-moi cette comparaison tirée de *Salut Galarneau*!)] De nos jours, le plus ignorant des potaches du secondaire remet en question le droit à l'existence de toute œuvre littéraire; il peut se lever en classe pour dire d'un ton péremptoire: «*Madame Bovary*? J'en ai lu vingt pages! C'est ennuyant à mort!» Les critères que nous respectons encore il y a dix ans ne tiennent plus; même les œuvres que nous lisions en cachette et qui attisaient notre curiosité ne piquent plus leur intérêt.

Le problème n'en est plus un de méthodes; les professeurs, en général, ont lu Richard, Poulet, Michaud, Starobinski, Goldmann, Bachelard, etc... De plus, ils essaient d'employer des techniques audio-visuelles: disques, bandes magnétiques, projections; au secondaire, ils abordent les thèmes de la littérature par le biais de la chanson; ils invitent les étudiants à lire d'abord les œuvres québécoises des années '60 plutôt que le Moyen-Age d'une littérature étrangère. Vous croyez qu'avec tout cela la partie est facile? Ils nous remettent des travaux bien documentés, ils consomment beaucoup de «livres de poche» mais si vous contrôlez leurs lectures et leurs travaux par des *examens oraux* vous constatez, avec étonnement, qu'ils ont rarement lu en entier les œuvres qu'ils citent, et qu'ils ont utilisé pour leurs travaux les nombreuses plaquettes qui permettent de bachoter avec élégance et snobisme. Ce n'est donc pas un problème de méthodes, c'est plutôt un problème de civilisation: les étudiants ne veulent plus lire car ils n'ont plus le temps et la patience de lire. A part les 20 ou 30% de mordus qui lisent et qui liraient même s'ils n'existaient pas de cours de littérature, il faut constamment forcer les autres, les pénaliser presque; par goût, ils ont choisi les lettres, mais si vous leur demandez de lire un ou deux romans par mois ils regimbent, ils sont prêts à invoquer leurs droits syndicaux ou la Charte des Droits de l'Homme... Nous avons remis en question les programmes et les méthodes, eux, ils remettent en question la seule méthode essentielle de connaître une œuvre littéraire: la lecture.

Il est normal et sain que l'on démystifie la notion archaïque du chef-d'œuvre; il est moins normal que la littérature soit devenue qu'un prétexte à analyser, à exercice cérébral, que la cueillette et l'étude des thèmes semblent plus intéressantes que la lecture de l'œuvre qui les contient; je me demande parfois si les étudiants ne préfèrent pas les méthodes d'analyse aux œuvres! La preuve? demandez-leur de faire une simple explication de texte: ils sont désarmés; proposez-leur une recherche thématique très longue, ils vous remettront une thèse de maîtrise.

La littérature, pour nos étudiants, a perdu son pouvoir magique; l'arbitraire et le mensonge des mots pèsent peu maintenant s'ils ne sont pas accompagnés d'une trame musicale; pour qu'un poème de Ronsard, de Baudelaire, de Nelligan soit accepté il lui faut un accompagnement musical; cette trame musicale appuie, mais le plus souvent remplace, le rythme même du poème; il faut projeter sur écrans des images, fixes ou animées, pour justifier celles du poème. Le poème n'existe plus en soi, il est prétexte à autre chose.

En conclusion, puisque, dans nos écoles, le climat de liberté semble irréversible, puisqu'il faudra individualiser de plus en plus l'enseignement, puisque l'étude chronologique de la littérature semble inadéquate, puisque nos étudiants s'intéressent instinctivement aux œuvres d'ici et d'aujourd'hui, je suggère que les programmes d'étude permettent, aux niveaux secondaire et collégial, encore plus de latitude dans le choix des œuvres à lire, que le programme en devienne un qui pousse à lire plutôt qu'à mémoriser des titres et des dates, que les professeurs de ces niveaux insistent pour faire lire les œuvres québécoises et la littérature française contemporaine; cependant, à l'École normale et à l'Université, à la place des cours traditionnels, on devrait établir des programmes de lecture qui respectent l'ensemble des lettres françaises et québécoises, ces lectures devraient être systématiquement contrôlées par des travaux écrits et surtout oraux.

Je crains que la pagaille qui existe actuellement dans l'enseignement de la littérature ne se généralise encore plus. Si

nous ne préparons pas des maîtres pour diriger les lectures de nos étudiants, la littérature deviendra une matière pour esthètes raffinés et les étudiants en considéreront la lecture comme un procédé alchimique d'un autre âge.

GUY LABELLE